

## Yeux fertiles

Numéro 62, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13921ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (62), 117–128.

**Les poètes de variétés**  
**ou**  
**De quelques titres portant sur la chanson francophone**

D'abord des recueils de textes de chansons, et parmi lesquels il faut souligner tout particulièrement *À mots découverts* de Sylvain Lelièvre (VLB éditeur, 1994, 212 p., avec une belle préface de Jean Royer), et *Mes chansons des quatre saisons* de Jean-Roger Caussimon (Le Castor astral, 1994, 342 p., avec une préface de Léo Ferré, et incluant un superbe CD de vingt titres). Deux recueils accompagnés d'une discographie, bien sûr, et de photos qui permettent de donner un peu de relief « historique » à des chansons aujourd'hui reconnues comme incontournables.

Les premiers souvenirs que j'ai de Sylvain Lelièvre remontent au milieu des années 60, alors qu'il chantait, habillé comme un troubadour triste, « Chanson du bord de l'eau ». Jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à cette ultime question : « Qu'est-ce qu'on a fait de nos rêves ? », que de chemin parcouru (si avancée il y a eu) ! Un parcours que traduisent bien deux excellentes chansons qui ne vieillissent pas : « Le chanteur indigène » et « Lettre de Toronto ». Jean-Roger Caussimon n'aurait pas détesté cet univers poétique. Avec lui, on remonte encore davantage dans le temps, et le CD qui accompagne son livre nous en restitue la voix, celle qu'il avait lors d'un récital donné à la fin des années 70. C'est surtout à Léo Ferré qu'il doit d'être connu comme auteur-interprète. Ferré a en effet mis en musique « Le temps du tango », « Monsieur William » et bien d'autres textes tout aussi inoubliables. L'éditeur français en profite pour mettre en circulation les mémoires de Caussimon : *La double vie* (1994, 223 p.), incluant ici aussi un

CD de 27 titres. C'est Prologue qui distribue ces titres au Québec ; j'espère que les libraires leur feront honneur.

D'autres recueils sont mis en circulation. Je ne fais que les rappeler : *Le livre d'or de la chanson paillard et à boire* (Marabout, 1994, 352 p.), 100 chansons avec les paroles et la musique, la notation musicale et des illustrations constituées de petits dessins suggestifs et plutôt drôles. Beaucoup plus luxueux et pour cause, *Paris chansons*, une anthologie préparée par Régine Deforges et Patrick Bard (Spengler, 1994)... Un livre nostalgique à souhait. Enfin, Francis Lalanne commet *Les carnets de Lucifer* (Les Belles-Lettres, 1994, 203 p.). Un titre très élégant, mais les textes sont si inégaux et les formes esthétiques parfois si désuètes que j'hésite même à en parler. Après réflexion, je me tais... Pour ceux qui aiment les bavards, le mélange d'articles de journaux, de BD et de témoignages, pour ceux qui aiment une typographie criarde et hirsute, des photos très folles, et qui peuvent encore faire jouer des microsillons 33-tours, je suggère de prolonger le plaisir dans le grand livre carré portant sur la courte et tapageuse carrière de *La Mano Negra*. Ils ne seront pas déçus, à la condition bien sûr d'aimer les albums tout à fait éclatés. Cet « objet » a été réalisé par Cathy Lamri, Olivier Aubry, Tom Dard et La Mano ; il est coédité par Patchanka et Syros (1994, 148 p.).

Du côté des biographies ou des mémoires, après ceux de Caussimon, je retiens le livre-maître qu'Edward Behr a consacré à *Maurice Chevalier : l'homme-légende de l'âge d'or du music-hall* (Laffont, trad. de l'anglais par Philippe Bonnet, 1993, 369 p.) et le livre plus ordinaire mais tout de même sympathique *De Juliette à Gréco* (Éd. de Rouergue). Et si vous n'êtes toujours pas à bout de patience, vous pouvez feuilleter l'autobiographie de Richard Anthony : *Il faut croire aux étoiles* (Michel Lafon, 1994, 277 p.). Puisqu'il le faut...

Du côté des revues, nous sont arrivées de Belgique *Une autre chanson* ; de France, *Chorus*, toujours inégalable ; du Québec, *Chansons*, qui mériterait qu'on s'y abonne tous, et, sans prévenir, deux numéros de *Mæbius*, le numéro 60 portant sur « la voix » (avec un texte de Louis-Jean Calvet) et surtout le numéro 59 qui ouvre ses pages aux « écrivains-paroliers ».

Du côté des études, ô merveilles, des trésors. Les honneurs vont d'abord à *Léo Ferré, l'unique et sa solitude* (Nizet, 1993) de Christine Letellier. Le prix en est exorbitant, et c'est dommage. L'éditeur vous promet même un *Brel* dans un avenir rapproché. Tout le monde salive, bien sûr. Plus près de l'actualité, et très près même, le journaliste de *Libération* et de *L'Événement du jeudi*,

Patrice Delbourg, nous propose ses *Mémoires chroniques: la chanson française sur le gril* (Le Castor astral, 1994, 314 p.). Et enfin, pour les historiens sérieux de la chanson française, des études fouillées et qui pourraient servir de détonateurs à nos historiographes de la chanson québécoise : le tome I de *La chanson française, de 1730 à nos jours* de Patrick Valerian (Proanima, 1993, 223 p.); *13 siècles de chansons d'Île-de-France* de Ginette et Georges Marty (Tallandier, 1992, 358 p.), un bon livre d'histoire sous la forme d'un dictionnaire, et qui déborde malgré lui les frontières géographiques que précise le titre ; enfin, à lire aussi avec avidité : *Des Halles au Balajo* de Robert Lageat, avec la collaboration de Claude Dubois (un autre !), aux Éditions de Paris (1993, 220 p.).

J'ai gardé pour la fin la deuxième édition en trois volumes de *L'Encyclopédie de la musique au Canada*, publiée sous la direction de Helmut Kallmann, Gilles Potvin et Kenneth Winters (1993, 3865 p.). Claude Gingras, le journaliste musical bien connu de *La Presse*, lui a consacré un très long article, le 16 janvier 1994, intitulé : *Inutile «Encyclopédie»...* Il n'y va pas avec le dos de la cuiller : nombreuses omissions, erreurs et inexactitudes, discographies incomplètes, brassage de genres inacceptable, bref, selon lui, un «mélange» que seul un ordre alphabétique pouvait apparemment discipliner. Le jugement est très sévère. On reconnaît là notre homme. Même si je suis enclin à lui donner parfois raison, la tâche était tout de même énorme. Néanmoins, puisqu'il s'agit d'une réédition, certaines de ces faiblesses auraient pu être facilement corrigées. En revanche, le résultat n'est pas négligeable et demeure *utile*. Gingras reproche de ne rien trouver de nouveau sur les activités de tel individu ou tel organisme depuis 1991. Il faut tout de même exiger ce qui est humainement ou éditorialement possible. Mais il a raison de déplorer l'absence de Richard Desjardins, Sylvain Lelièvre et Gerry Boulet. La prochaine réédition, dans dix ans, en profitera pour combler ces absences, rafraîchir les photos et rectifier quelques erreurs.

Tout compte fait, si la chanson a bien profité des dernières FrancoFolies, l'édition imprimée met aussi la main à la pâte... qui lève, qui lève, qui lève tellement que la revue québécoise *Chansons* prend son envol en changeant de format et en élargissant son réseau de distribution. Je souhaite à l'équipe tout le succès qu'elle mérite.

Robert Giroux

## André Roy

### *La vie parallèle*

Les Herbes rouges, 1994, 105 pages

Je passerai sans doute pour un sot grammaticien, mais il faut que je relève d'abord, malgré que j'en aie, le sous-titre même de *La vie parallèle, Un carnet*. Vous lisez bien : un (*sic*) carnet ! Cela est une grossière faute de français et indispose fort le lecteur, à moins qu'il ne se réjouisse – ce qu'à Dieu ne plaise ! – des camouflets que les auteurs infligent à Molière, parfois. Un tel emploi de l'article indéfini, comme marque de l'apposition, est barbare. C'est un anglicisme, dans toute sa quadrangulaire horreur. Ou alors, attendu, comme nous l'apprit le regretté Étienne, que « l'anglais, c'est le français du futur », il faut y aller carrément, devancer son siècle, et écrire dans la langue de Mordecai. Je sais qu'il est plus chic de causer ricain, que le français fait terriblement ringard, voire ch'timi de derrière les corons, ou pis encore : auvergnat ou bleuët. Je soutiens nonobstant que cette syntaxe de « greluce tchique-tchique » est digne tout au plus des nymphettes dont se déshonorent à longueur de semaine les émissions *culturelles*, ou les turlupinades d'abrutis qui en tiennent lieu, à la télévision. Toutes ces imbécillités donneraient, au total, de violentes psychalgies (cf. Platon : « L'incorrection du langage n'est pas seulement une faute contre le langage. Elle fait du mal à l'âme. ») si l'indifférence aux choses de l'esprit, qui est le poison de notre époque, ne nous avait gavés de ses alexipharmques.

Pour finir de me perdre de réputation chez les yé-yé, j'invite Monsieur Jean Dutourd, ci-devant quarante et grosse bête de service de la littérature française, à comparoir au triste procès que je clos ici. Jurez-vous sur Rivarol, etc. Il a dit : Je le jure. Voici sa déposition : « La suprême élégance (...) est d'avoir l'air traduit de l'anglais, non pas tout à fait mot à mot, mais d'une façon suffisamment maladroitement et avec quelques subtils faux sens pour que le lecteur se sente dépaysé (...). Quelques recettes élémentaires permettent d'y parvenir. La première consiste en l'adjonction de l'article "un" en remplacement de l'apposition, ainsi que s'en est avisé depuis longtemps le cinéma, lequel se garde d'inscrire sur l'écran : "*Les Gloutonnes*, film d'Albert Plomb", mais : "*Les Gloutonnes*, un film de Albert Plomb". À noter au passage, pour votre gouverne, la suppression de l'apostrophe qui, dans le cas du génitif, transpose mal le *of* ou le *by* anglo-saxon. »\*

Or on nous mande, comme par hasard, sur la quatrième de couverture, qu'André Roy est critique de cinéma. Déformation professionnelle? Nyctotyphlose grammaticale sélective consécutive à de trop longs séjours en salle obscure? Rejetons en tout cas l'hypothèse d'un éblouissement par expositions répétées à l'éclat des starlettes: «(...) on me reproche d'être trop gay.» (p. 48) Ici aussi, il s'agit de ne pas écrire en français. Il faut être *in, up, hot, pop, gorgeous, young & sexy*. Je m'excuse pour nyctotyphlose, mais quand le romancier-à-la-mode se paie de l'écécité comme s'il était le docteur angélique en personne, je peux bien marcher sur les brisées de Galien.

Il s'agit donc d'un carnet, je crois qu'on le sait maintenant. Carnet vient d'un mot qui veut dire plié en quatre; cette étymologie est invoquée en vain devant l'auteur, car il ne s'est pas foulé la nénette. Il est vrai que diplôme veut dire plié en deux, ce qui ne fait rire personne: nous savons ce qu'en vaut l'aune.

*La vie parallèle* m'a rejoint où se croisent toutes les parallèles, dans cet espace mental platement euclidien où je fais claquer ma baderne de scrogneugneu: nulle part. Enfin, allons-y gaiement tout de même, et piquons quelques sécantes dans les espaces exotiques où nous convie le livre d'André – pardon, de André Roy. (Je ne suis pas encore assoupli à la syntax atlantik.) *La vie parallèle* est un livre fait de bric et de broc où sont jetés à la venvole des poèmes déguisés en aphorismes que la banalité dispute à la platitude, où l'aveu badin le cède parfois, dans des trémolos de gravité frivole, à une petite toux sèche de génie méconnu, occasionnée par les fumigations de l'auto-encensement. «Pas plus envie de "communiquer" avec ce carnet qu'avec mes poèmes.» (p. 9) «Novembre: il fait déjà froid; beau temps pour me chauffer à l'écriture» (p. 14). C'est pas joli, ça! Le syndrome du galetas. «Qu'est-ce qu'il y a en moi qui me fait poète?» (p. 15) Glissez, mortels, n'appuyez pas! «L'acte d'écrire: douleur et fête.» (p. 23) «Chaque livre projette un nouvel éclairage sur le monde» (p. 21). Baisse un peu l'abat-jour. «Ô poésie qui deviens plus grande que toute forme de poésie, que toutes les formes de poésie!» (p. 30) Frappe-toi le cœur et suce-moi le gland. Il y a un Alfred de Musset dans ce formaliste repenté. «L'écriture: un combat contre la société, pour être avec le monde» (p. 33). Pour être avec le beau monde.

*Action Writing*, prix du vice-roi du Canada. Tremblez, tyrans! «L'écriture rend sauvage» (p. 35). «Redevable à l'écriture, je me sens toujours obligé de terminer un livre.» (p. 36) Mais non, il ne faut pas vous forcer pour nous, cher ami! «Que puis-je

faire contre cette guerre en ex-Yougoslavie ? Continuer d'écrire. » (p. 37) Comme Lord Byron et René Char, quoi ! « La vie continue » (p. 37). « Un livre, un vrai, laisse toujours une cicatrice intérieure. » (p. 41) Je me tâte, en vain. Nib de bobo. « Chaque jour dans le poème est comme un dernier jour » (p. 16). L'instant d'éternité, cher aux romans *Harlequin*. « Les poètes : marginaux des marginaux. » (p. 46)

*Action Writing* : tambour et trompettes. « Toujours aller plus loin, c'est ça la poésie. » (p. 62) Idem du cyclisme. « Un désir de clairvoyance guide les écrivains » (p. 67). Et pousse-toi que je m'y mette, ça ne les fouaille pas un peu, ces carnes ? ! « En fin de compte, quand on me félicite, m'encourage, me donne des prix, on promeut l'adversaire de la société dans l'écrivain que je suis. » (p. 71) *Action Writing*, prix du Dominion, ce brûlot dont tremble encore l'Establishment. (Promouvoir sent un peu son bourgeois, je trouve.) « Je désire et le monde me déçoit. C'est de cette contradiction que naît mon texte. » (p. 71) Il est patent que l'univers n'est pas assez bien fait pour M. André Roy. Enfin, il « fait avec », notre courageux poète. « Pas facile de conjuguer politique et littérature. » (p. 77)

*Action Writing*, voyons ! et tarte à la crème ! « M'attendre un jour à être accusé de voleur de mots. » (p. 73) Mais non, quelle idée ! M. Roy, vos mots sont des mots qui courent, ils rentreront bien tout seuls à la niche. Déjà ils piaffent dans vos apophthegmes, comme des bonnes picouilles qui flairent l'écurie des lieux communs. « La lecture : une certaine forme de débauche, de perversion ! "Un vice impuni", a dit Valéry (*sic*) Larbaud. Ah ! abuser des livres, quelle merveille ! » (p. 21) Dormez content Valéry Larbaud, André Roy est venu qui nous châtie rudement de ce vice.

Voilà un aperçu du semis de crottes de lapin que l'on trouve dans *La vie parallèle* – de ce lapin que l'inspiration pose aux poètes, parfois. Sauf à eux de se taire, quand ils n'ont rien à dire. « Poésie de la poésie. » (p. 83) (!!!) Enfin, j'abrège. J'ai multiplié les citations à dessein qu'on ne m'accuse pas de monter en épingle deux ou trois *pensées* mal venues d'un auteur avec qui je suis quitte de sympathie comme de malveillance. On l'a vu, M. Roy ne se mouche pas du coude et son miroir lui renvoie une image avantageuse. J'en suis fort aise pour lui. Tout est bénéfique dans sa doctrine : le dos au feu et le ventre à table, les panards dans les charentaises de Joseph Prudhomme et la casaque de Tristan Corbière sur les endosses, on pose au poète maudit. Longue, longue, la pose : le public, comme les plaques de daguerréotype,

est très peu impressionnable, mais à la longue on finit par la graver, son image.

Je termine par une citation un peu longue, qui est le bouquet final de cette anthologie tétrique, la *cerise sur le sundae*, comme dirait un fin lettré de Sussex Drive: «Comme de tout groupe qui a bouleversé un domaine de l'histoire artistique ou littéraire (pensons au surréalisme en littérature, à l'impressionnisme en peinture, à la Nouvelle Vague en cinéma), on retiendra les noms des auteurs des Herbes rouges, n'en déplaise à plusieurs, parce qu'ils ont imposé une autre poésie, d'autres formes dans leur domaine. Et comme à tout groupe dans son temps, on lui a reproché de provoquer des bouleversements et de proclamer une nouvelle esthétique, en suscitant des rejets et en annonçant des ruptures. Oui, de cette importance des Herbes rouges, je suis sûr.» (p. 103) Je ne savais pas que les Herbes abritassent, entre leurs brins chétifs mais rubinescents, de si grosses légumes. Flore magnifique, gonflée d'une sève de superbe, que celle de notre jungle littéraire: Moi, Degas, toi Mallarmé!... mâtiné de Dr Schweitzer (le vrai Gabon des vrais bons gars, c'est le Gabon intérieur): «Ne pas oublier que mes plus récents poèmes ont été écrits pendant le siège de Sarajevo, puis pendant celui de Gorazde.» (p. 37); et, juste après, à la même page: «Vocabulaire trop inadéquat et pauvre pour exprimer mon horreur, ma peine et mon impuissance devant ce qui se passe en Yougoslavie.» Belle âme et noble cœur, va!

«L'importance des Herbes rouges...» ô certitudes! Fume, c'est du rouge! Mais on est tout de même en droit de se demander si A. Roy ne confond pas ici les fumées de la Pythie avec celles des copinages à pipe? Ça et là, au fil de rogatons qui n'ont pas cassé trois pattes à un canard, selon la technique éprouvée de l'*asinus asinum fricat*, A. Roy passe de la pommade à ses comparses. À charge de revanche, j'en ai peur. Cela nous promet des beaux glouglous de narguilé, avec production en chapelet de bulles, papales et autres, histoire d'élargir la chapelle en église pour ultimement convertir cette dernière en entreprise d'import-export. Raison sociale: Moutarde et Séné en gros, en très très gros. Notez que je me fais violence pour rester dans les limites de l'urbanité désinvolte, du bon goût et du règne végétal.

*La vie parallèle*, Un (sic) carnet ajoute un livre au palmarès d'André Roy; enfin, je veux dire qu'il y fait nombre. Mais cet ouvrage ne fait valoir qu'un titre nul à notre admiration.

Je n'aime pas beaucoup les anarchistes pensionnés, les bien-pensants travestis en pétroleuses, ni que Monsieur Homais joue

à Fanfan la Tulipe. L'herbe rouge est un simple à ajouter au Code des défonces de tout repos.

\* Jean Dutourd, *Ça bouge dans le prêt-à-porter*, Flammarion, Paris, 1989, 182 pages. Chapitre XIV, p. 146.

Marc Vaillancourt

### **Marguerite Andersen et Paul Savoie**

*Conversations dans l'Interzone*

Prise de parole, 1994, 133 pages

Affichons nos couleurs ! Je considère que Marguerite Andersen et Paul Savoie comptent parmi les meilleurs écrivains d'expression française au Canada. La première a publié il y a deux ans l'un des livres les plus forts qu'il m'ait été donné de lire : *L'homme-papier*. Il y avait là tous les ingrédients d'un cadeau : un sujet original, traité avec tendresse, humour, bonne humeur et nostalgie ; tout ça, enveloppé dans un style alerte et vif. Quant à Paul Savoie, il s'est fait remarquer surtout par sa poésie dense et souple, une poésie aux images pleines comme des abeilles repues du meilleur suc, des images claires qui s'appuient autant sur le son que sur l'idée : je pense à *Bois brûlé* et à *Amour flou* en particulier.

Mais nos couleurs ne s'arrêtent pas là. Je suis un lecteur privilégié de ces deux écrivains torontois parce que j'ai aussi le plaisir de les appeler « mes amis ». Enfin, un projet audacieux, qui cherche à faire avancer la littérature, recueille toujours ma faveur.

Or, je referme *Conversations dans l'Interzone* et je reste perplexe. Car je n'ai cessé de l'être tout au long de la lecture de ce petit roman qui a l'audace non pas d'avoir été écrit par deux voix fondues en une seule, mais par deux voix qui ont voulu et su garder leurs distances.

Premier objet de perplexité, l'histoire. Simple : deux personnages, Vava et Bibi, parlent dans l'Interzone. Qui sont-ils ? Aussi indéfinissables que l'Interzone elle-même, enfin c'est ce qu'ils affirment. De purs esprits ou des consciences pré-incarnées ? Difficile à dire, mais va pour la dernière hypothèse, que la conclusion ne vient pas confirmer tout à fait. Deux consciences, donc, l'une féminine et l'autre masculine, chacune véhiculant déjà tous les travers (toutes les qualités) de son sexe supposé. Bibi, par exemple, est le prototype de l'homme renfermé, qui refuse d'entrer en contact avec les autres. Cela accepté, que

font-elles, ces consciences ? Elles parlent, essaient de se définir, de se comprendre, en s'observant, s'épiant, s'écoutant mutuellement, en insistant sur leurs oppositions. Trop : elle est concrète, il est abstrait ; et c'est vrai non seulement au niveau des préoccupations mais aussi du discours, des images. Elle est remplie de certitudes, lui, non. Il aime l'ombre, le caché, elle aime l'espace, la lumière. Il disserte sur la géométrie, elle n'y entend goutte. Comme s'il n'y avait pas de point de rencontre possible entre les deux... sexes. On s'aperçoit donc que ces Interzonards ne sont pas aussi indéfinissables qu'ils veulent le laisser croire. Leur crédibilité en prend un coup et c'est dommage. Pourtant on les comprend mieux quand on s'aperçoit qu'ils ont déjà l'expérience du monde. On pourrait même dire qu'ils connaissent trop ce monde dans lequel ils ne sont pas encore entrés. Qu'on en juge. Le dictionnaire Quillet, Montaigne, l'alchimie, les livres, la façon d'uriner en Éthiopie et dans le sud de l'Europe, les Suisses allemands, les couleurs, l'Inde, le cinéma, les bars, les Clubs Med, les questions existentielles, le marbre de Carrare, l'art de manger l'artichaut, le Scrabble et les refuges de femmes battues, tout y passe, tout est raconté comme si ce monde avait été vécu en profondeur. « En nous installant dans ce monde, on a oublié que nous, Interzonards invisibles et inaudibles, sommes obligés de voir et d'entendre. » (p. 33) D'accord ! mais alors pourquoi Vava et Bibi feignent-ils l'ignorance ? Car, peu après, ils se montrent si savants du monde, et même si cultivés qu'il est difficile de les croire. On dirait un va-et-vient dans une logique qui n'arrive pas à s'installer une fois pour toutes. Les personnages sont dans le monde sans y être. Comme le lecteur que je suis dans leur histoire : il y entre, de bonne foi, pour s'en sentir presque immédiatement éjecté par ce qui semble une logique défaillante. On aurait souhaité qu'au lieu de parler dans l'abstraction de l'Interzone, Vava et Bibi nous fissent participer à leur savoureuse découverte du monde, en partageant avec nous les fruits juteux des « données immédiates de leur conscience ».

Deuxième objet de perplexité : peut-on appeler roman un livre donné sous forme de « conversations » introduites, interrompues et conclues par trois dialogues de type cinématographique ? Et encore, peut-on parler de conversations quand le texte a toutes les apparences d'un monologue commenté ? Je serais tenté de dire non. Pour certaines raisons. D'abord, une conversation suppose que les participants y prennent part à peu près également. Chacun nourrit le dialogue, chacun écoute, chacun répond. Ce n'est pas le cas ici. Chaque chapitre du roman est composé d'un monologue

soit de Vava ou de Bibi, entrecoupé de quelques remarques ou questions de l'alter ego. Mais il y a plus dérangeant. Quand Bibi réagit aux propos de Vava, et vice versa, ce n'est pas toujours à propos. Ou pire, le personnage qui monologue ne lui répond pas, continue sur sa lancée. Il n'y a pas de véritables interactions entre les personnages, de ces interactions qui font avancer un livre, qui en changent la direction. On a l'impression que le personnage qui parle s'est donné une direction, et qu'il n'a pas l'intention de se laisser déranger de son objectif par les remarques de l'autre. Autre question : peut-on qualifier de roman un livre dont l'action est pour ainsi dire exclue ? Les personnages attendent d'être incarnés, mais en attendant ils ne font rien, sinon s'adonner à une exploration intellectuelle du monde. Si, comme je l'ai souhaité, ils nous faisaient participer à leur découverte du monde en suivant des êtres incarnés, ils pourraient induire une action. C'est d'ailleurs ce que fait Vava dans un des meilleurs moments du livre, quand elle se plaît à semer la confusion dans notre univers trop bien rangé. Il y a du lutin, du farfadet en Vava.

Troisième objet de ma perplexité : le travail d'édition est faible. D'une part, les moments de magie sont suivis de moments d'une gaucherie presque inexplicable chez deux écrivains de cette race. L'éditeur, ici, aurait dû intervenir pour demander des corrections, des retraites ou des ajouts. Car ces moments faibles font oublier des passages d'une force et d'une beauté remarquables : par exemple, l'épisode mentionné plus haut où Vava s'amuse à semer la confusion (p. 115 et suivantes), ou la description de la ligne de démarcation entre l'eau et le sable d'une plage, ou bien cette phrase : « Dans chacun de mes mouvements, je me sculpte vers l'extérieur de mon être. Je me cisèle. » Il y en a d'autres, d'autres moments savoureux, d'autres phrases qui étourdissent avec la force de frappe d'une noix de coco reçue sur le crâne. Étourdi peut-être dans un premier temps, le lecteur n'en est pas moins désaltéré. On regrette que toute l'œuvre ne soit pas du même lait ravigotant. Le travail d'édition laisse à désirer, d'autre part, dans la mesure où j'ai relevé plusieurs fautes de syntaxe : « Quelque chose qui n'a jamais eu lieu mais qu'on invente et Y croit. » (p. 22) Qu'est-ce que ce I grec fait là ? À moins que je ne m'abuse, la phrase devrait se libeller comme suit : « ... qu'on invente et à laquelle on croit. »

Une chose ne m'a pas laissé perplexe, et c'est la présentation matérielle de l'ouvrage. La couverture, il faut le dire, est remarquable : le graphisme, la mise en abîme des caractères, le choix des couleurs, l'orange, le jaune et, surtout, le bleu profond et

dense du tableau d'Elizabeth Schwaiger, tout a été pensé pour attirer et contenter l'œil. De plus, le choix d'un papier de couleur crème rappelle les tons les plus doux du jaune de la couverture. On souhaiterait que tous les livres fassent l'objet d'une présentation aussi soignée.

Richard Raymond

## Marc Vaillancourt

### *Lignes de force*

Triptyque, 1994, 124 p.

On sentait déjà avec son premier recueil de poésie, *Équation personnelle* (Triptyque, 1993), que Marc Vaillancourt possédait une sensibilité remarquable à la musique et à la puissance des mots. Dans ce premier livre, des images frappantes viennent constamment rappeler le lecteur à la crudité des émotions qu'on veut y décrire. Avec *Lignes de force*, Vaillancourt met la barre un peu plus haute encore et s'élance au-dessus de la tourmente avec sang-froid et intelligence. Plus fort au plan technique, ce volumineux ouvrage évite les rimettes accidentelles et le jargon scientifique qui nuisaient quelque peu à la lecture d'*Équation personnelle*.

Ayant fait des études en mathématiques, l'auteur s'inspire de la Théorie des Champs, d'où provient la notion des lignes de force, pour nous aimanter à la page, pour nous faire parcourir les différentes figures affectives qui s'imposent dans l'amalgame des images, des sons et d'une pensée fertile tenue à bout de bras comme un fouet impitoyable.

Je suis celui-là  
et nul négoce avec mon ombre  
pour ne point offusquer le chemin de traverse  
d'une platitude invisible qui  
peut-être  
m'épie (p. 53)

Une qualité qui distingue cette poésie de l'insignifiante lavasse qu'on canonise habituellement à coups d'épithètes grandiloquentes et de prix réside dans sa consistance. Alors qu'à notre époque on a pris l'habitude de couronner les acrobates formels, Vaillancourt nous propose une écriture qui, en plus d'être habile, véhicule du sens. En effet, ce recueil brille autant par sa construction que par son contenu. Cela explique sans doute le fait que personne n'en parle. Quoi ? Un poète qui a quelque chose à dire ?

Une parole qui porte et qui se veut davantage qu'un verbiage de mollusque ? Tout le monde aux abris !

Ce n'est certes pas un univers apaisant qu'on nous propose ici. L'imagerie tranchante souligne les moindres faiblesses de l'être et les scrute à la loupe. On a l'impression de flotter sur la mer parmi les bouteilles. Quand celles-ci explosent, les messages nous pleuvent dessus, on baigne dans la signification. Chargé de songes, de sourcillements et de sueur, ce vibrant discours contient toute la sensualité du désespoir, toute la pureté inquiétante de la nuit.

Quand j'aurai fini de prier le fleuve  
d'offrir un reflet à mon délire  
tu verras l'émeute un soir  
s'affranchir dans un envol d'épaules  
aux reniements des ailes (p. 44)

Cela dit, aucun objet littéraire n'est parfait. Si l'on sent que l'auteur progresse vers une grande maîtrise des enjeux et des procédés de la poésie, on constate aussi qu'il devra se défier de certains écueils. En effet, *Lignes de force* a un défaut, celui de nous imposer des prouesses lexicales parfois irritantes. Des mots rares, appartenant à la langue littéraire d'un autre siècle, viennent à l'occasion obscurcir des images et ruiner certains effets. Toutefois, on peut attribuer ces excès à la vaste culture de l'auteur. Marc Vaillancourt possède l'étoffe d'un fort bon écrivain et quand il aura vaincu sa tendance au cabotinage, son vaste talent ne fera plus aucun doute.

Daniel-Louis Beaudoin